

Il fut un temps où Paris, capitale des arts, voyait affluer chez elle tous ceux qu'animait le désir de la renommée et de sa consécration, où des musiciens comme Donizetti, Rossini, Meyerbeer, vinrent à notre foyer s'inspirer de nos idées, de notre littérature, pour collaborer à l'art français, emprunter leur éclat à l'un de ses rayons et finalement associer leur gloire à la nôtre.

Cet heureux temps n'est plus!

L'histoire de nos vingt dernières années a changé la face des choses. Le nombre croissant de nos compositeurs, l'insuffisance de nos scènes lyriques, tout a contribué à nous rendre égoïstes et à nous faire rompre avec nos vieilles traditions d'hospitalité. Notre exportation musicale est demeurée la même, mais nos théâtres sont restés fermés à l'importation et ce n'est que contraints et forcés que nous avons accueilli dernièrement *Lohengrin* comme, toute distinction faite, nous accueillons aujourd'hui *Cavalleria Rusticana*, que deux cent quatre-vingt-dix scènes ont représentés avant Paris.

On sait l'histoire de cet ouvrage; il résulte d'un concours institué en janvier 1888 par M. Sonzogno, le riche éditeur milanais, qui avait appelé à lui tous les musiciens jeunes, obscurs et commençants, pour la confection d'un opéra dont le meilleur recevrait 4,000 fr. et devait être représenté sur un des principaux théâtres d'Italie.

Un pauvre diable de musicien, un jeune homme de vingt-huit ans, chef d'orchestre d'une troupe d'opérette ambulante, Pierre [Pietro] Mascagni, de Livourne, ex-élève du Conservatoire de Milan, obtint le prix haut la main, et, chose bizarre, et à laquelle nos concours Cressent et Rossini ne nous ont pas habitués, on s'est trouvé en présence d'une œuvre de valeur.

Je laisse de côté le récit des merveilleux débuts de l'ouvrage au Costanzi de Rome, où Mascagni fut traîné à trente reprises sur la scène; je n'insiste pas sur les représentations délirantes de Livourne devant un public affolé, applaudissant à tout rompre l'œuvre d'un compatriote, et j'arrive à l'ouvrage même.

Le sujet en est emprunté aux scènes populaires de Verga et revêt tout à fait la forme d'une nouvelle. C'est l'évocation des mœurs rudes et hautaines de ces paysans primitifs qui sont eux-mêmes leurs justiciers et vident leurs querelles d'honneur un contre un, à l'écart, d'où ce titre de *Chevalerie rustique* [*Cavalleria rusticana*], un peu énigmatique de prime abord.

L'ouverture est coupée par une jolie sérénade que chante, derrière le rideau, l'amoureux Turiddu à sa maîtresse, la belle Lola, femme du charretier Alfio; puis l'orchestre reprend, conclut et le rideau se lève sur une place d'église dans un village de Sicile. C'est jour de Pâques. Une bonne partie de l'introduction purement symphonique nous montre tout un peuple en fête; c'est la foule houleuse des jeunes garçons et des jeunes

filles; le va-et-vient d'hommes et femmes, autant de chœurs dont les motifs dialoguent, s'entrecroisent et vont en s'éteignant pour laisser place à l'action.

Santuzza paraît qui vient réclamer son fiancé, Turiddu, à la mère de celui-ci qu'elle soupçonne de trahison et qu'elle a vu rôder autour de la maison d'Alfio. Cet entretien est interrompu par l'arrivée d'Alfio qui entre la chanson aux lèvres. Elle a de l'allure, sa chanson, dans sa forme heurtée, mais elle se termine par une strette développée outre mesure. – Quel bruit!

Les deux femmes vont interroger Alfio, quand résonnent les accords de l'orgue dans l'église, et Santuzza et Lucia de prier, mêlant leurs voix aux hosannas qui éclatent sur le parvis. Toute cette scène religieuse est d'un développement formidable dont l'ampleur alandreuse [*sic*] et vide ne donnera pas le change aux musiciens.

Santuzza apprend enfin à la vieille Lucia que, si Turiddu est infidèle, c'est // qu'avant de partir soldat il aimait Lola et que tous deux s'étaient promis l'un à l'autre. A son retour, Turiddu trouve Lola mariée à Alfio, et, de dépit, il se prit à l'aimer elle, Santuzza. Et elle l'a cru et elle a répondu à son amour! Mais Lola, piquée au jeu, s'est avisée de reconquérir Turiddu et elle n'y est que trop bien parvenue, car il ne reste plus à la pauvre Santuzza que des larmes pour pleurer!

Toute cette scène a été fort bien traitée par le musicien; elle est d'un grand accent et d'une simplicité, d'une émotion vraie.

L'explication a lieu, ardente et terrible, entre Turiddu et la jeune fille; elle est encore aiguësée par l'arrivée de Lola qui vient narguer sa rivale et qui sort dans un éclat de rire. Les doléances de Santuzza ne font qu'exaspérer Turiddu qui la repousse rudement; elle tombe..., il hésite... Scène muette pendant laquelle une délicieuse phrase d'orchestre, que nous retrouvons au cours de la partition, implore pitié pour la pauvre fille... vain espoir; Turiddu disparaît, et c'est dans un cri de rage que Santuzza maudit le parjure.

Sans plus tarder, elle va droit à Alfio et lui révèle tout: la scène se déroule non moins pathétique que la précédente, dans un déchaînement formidable. Santuzza, effrayée de ce qu'elle vient de dire, veut retenir le charretier, mais il lui échappe et s'élançe furieux sur la trace des coupables.

Ces deux scènes sont théâtralement bien traitées et la musique les commente avec une rare énergie, à défaut d'originalité.

Le rideau reste levé et un peu de repos nous vient d'un prélude d'orchestre – *andante sostenuto* – qui, bien que d'une facture peu nouvelle n'en est pas moins bien accueilli pour la diversion qu'il vient faire après les éclats qui ont précédé.

On sort de la messe. Turiddu qu'un nouveau sourire de Lola a mis en belle humeur nous chante un brindisi quelconque dont on se passerait fort bien. Survient Alfio qui annonce à Turiddu qu'il sait tout: c'est la provocation; tous deux se prennent la main, s'embrassent; ils sont aux ordres l'un de l'autre, c'est le duel; mais Turiddu a mordu Alfio à l'oreille: c'est le duel à mort, selon le rite de *Cavalleria Rusticana*. Les deux hommes vont s'attendre. – Suit une jolie scène: les adieux de Turiddu à sa mère, lui recommandant de veiller sur Santuzza s'il ne revenait pas: il y a là une page qui est la plus élevée de l'ouvrage; page d'un lyrisme achevé, d'une expression déchirante qui arrache les larmes et nous étreint, et qui passe aussi rapide que l'adieu.

Turiddu est déjà loin; en vain sa mère l'appelle encore, – c'est un silence de mort; des visages anxieux apparaissent, puis un cri s'élève: «Ils ont tué le compère Turiddu!» Santuzza et Lucia tombent inanimées.

Ce qui justifie le succès de l'œuvre, c'est qu'à l'intérêt d'un drame intense, essentiellement humain, se joint une partition débordante de vie et de passion.

Toutefois, on aurait tort de crier au chef-d'œuvre. Il y a des réserves à faire; ces réserves porteront sur les idées mêmes du compositeur qui jaillissent fiévreuses, emportées, parfois banales, et que celui-ci a tort d'accepter telles quelles et sans contrôle; de ci, de là, on rencontre des formules connues, voire même quelques platitudes. Et cependant, malgré toutes ces erreurs, force nous est de reconnaître en toute sincérité que, grâce à son généreux tempérament, grâce à l'expression juste du dialogue, à une heureuse entente de la scène dans les formes du drame lyrique moderne, M. Mascagni a su atteindre à une haute intensité dramatique, qui est l'essence même du théâtre et à laquelle il doit tout son succès.

Le rôle de Santuzza est admirablement interprété par Mlle Calvé, qui se dépense sans compter dans les deux terribles scènes avec Turiddu et Alfio. Elle est merveilleuse de naturel, en fille des campagnes, toute à son amour, toute à sa haine.

M. Bouvet a composé avec intelligence le lourd personnage du charretier Alfio: il joue et chante le rôle en artiste consommé.

M. Gibert est en progrès sensible comme acteur et se tire convenablement de certaines parties difficiles du rôle de Turiddu: mais il est des phrases en voix mixte qui ne lui conviennent pas du tout. Il a été applaudi dans la scène finale qu'il a chantée avec beaucoup d'émotion.

Les rôles de Lola et de Lucia sont tenus par Mmes Vuillefroy [Villefroy] et Pierron.

L'auditoire a fait à l'œuvre et aux artistes un accueil favorable, et ce malgré la sourde hostilité d'un certain nombre d'intransigeants.

LE SOLEIL, 20 janvier 1892.

Journal Title: LE SOLEIL
Journal Subtitle: None
Day of Week: Wednesday
Calendar Date: 20 JANVIER 1892
Printed Date Correct: Yes
Title of Article: LA MUSIQUE
Subtitle of Article: THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. – *Chevalerie rustique (Cavalleria rusticana)*, drame lyrique en un acte, de MM. Targioni-Tozzetti et Menasci, version française de M. Paul Milliet, musique de M. Pierre [Pietro] Mascagni.
Signature: INTÉRIM
Pseudonym: INTÉRIM
Author: Unknown
Layout: Internal main text
Cross-reference: None